

opérées à des degrés inégaux de réflexion (6). »

Ainsi, l'auteur semble se prononcer pour une sorte de panthéisme assez analogue à celui de Spinoza (7). Les êtres de toute nature ne sont que des modes d'une substance unique et la diversité des apparences, au lieu de supposer des causes différentes, ne fait qu'attester les procédés encore rudimentaires d'une science incomplète. Cette substance unique, n'est-ce pas le Dieu qu'on cherche en vain à découvrir et à définir.

Dieu n'est pas rien, mais Dieu n'est personne ; il est Tout (8).

Mais, d'une manière assez inattendue, de Spinoza nous passons à Kant. Le haut sentiment moral du poète proteste contre sa métaphysique. Il se trouve à l'étroit dans ce monde occupé tout entier par ce Dieu inconscient,

(6) *Trad. de Lucrèce*. Préface, p. 72-74.

(7) La prédilection secrète, toute naturelle, d'ailleurs, étant donné le cours de ses idées, de notre poète pour Spinoza, s'est attestée par le sonnet suivant, intitulé *Un bonhomme* et inséré dans les *Épreuves* :

C'était un homme doux, de chétive santé,
Qui, tout en polissant des verres de lunettes,
Mit l'essence divine en formules très nettes,
Si nettes que le monde en fût épouvanté.

Ce sage démontrait avec simplicité
Que le bien et le mal sont d'antiques sornettes,
Et les libres mortels d'humbles marionnettes,
Dont le fil est aux mains de la nécessité.

Pieux admirateur de la Sainte Écriture
Il n'y voulait pas voir un Dieu contre nature ;
A quoi la synagogue en rage s'opposa.

Loin d'elle, polissant des verres de lunettes,
Il aidait les savants à compter les planètes.
C'était un homme doux, Baruch de Spinoza.

(8) *Les Épreuves*, p. 30. *Les Dieux*.